

L'été de ses quinze ans
Arrière-fond, de Pierre Guyotat, Gallimard/Nrf, 436 p.

Katerine Gagnon

Numéro 236, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, K. (2011). Compte rendu de [L'été de ses quinze ans / *Arrière-fond*, de Pierre Guyotat, Gallimard/Nrf, 436 p.] *Spirale*, (236), 75–75.

L'été de ses quinze ans

PAR KATERINE GAGNON

ARRIÈRE-FOND de Pierre Guyotat
Gallimard/Nrf, 436 p.

Plus de quatre cents pages pour rendre compte de quelques jours et de leurs nuits, pour penser « *les troubles, les tourments, les élans, les excès, la sagesse, la logique, l'attraction de l'Absolu* » qui les ont animés : tel est le tour de force réalisé par Pierre Guyotat dans son dernier « récit de formation ». La traversée est dense et lente pour cet été où tout, semble-t-il, s'est joué pour l'œuvre à venir, à l'occasion d'une brève évasion en Angleterre chez des amis de la famille, puis d'un retour à la maison où l'adolescent retrouve un père dont il veut féroce-ment s'émanciper et une mère dévastée par les répétitions de l'Histoire (les massacres algériens après les camps, où elle a perdu un frère). Voici le topos de « l'été de mes quinze ans » revisité avec bonheur, dans une langue qui permet à l'écrivain, aujourd'hui âgé de soixante-dix ans, de « faire sien » ce qui en 1955 pouvait encore apparaître comme des faiblesses et des velléités.

SECRETS INAVOUABLES

Le récit de Pierre Guyotat est intense comme les émois dont il rend compte. Il culmine sur une nuit où une activité clandestine et troublante s'accomplit enfin, après plusieurs jours d'attente et d'appréhension, dehors aux côtés d'ivrognes et d'un chien léchant le cadavre d'un autre.

Une scène qui vaut les autres, où souvent l'abject côtoie la fureur des pulsions pour attester un « secret » au cœur de l'œuvre. Car *Arrière-fond* revient sur l'aveu déjà lancé, avec fracas et scandale, en 1972 à Cerisy, d'une pratique éphémère mais déterminante dite de la « branlée-avec-texte », pour laquelle l'invention poétique est liée à la masturbation. Ainsi, le récit de cet été initiatique, où l'adolescent s'adonnant déjà à la poésie et à la gouache découvre, en contrepoint de rencontres souvent bouleversantes et d'événements atroces, la force du désir sexuel (pour la femme d'abord), est surtout l'occasion de voir comment la sexualité est d'emblée mise au service de l'invention d'un

monde d'« arrière-fond », orgiaque et prostitutionnel, et de son « verbe du secret », cette « *langue intermédiaire, entre Dieu et Diable, compréhensible par Eux seuls* » que le poète à venir ne renoncera jamais à porter.

Il faut bien comprendre ce que cette intrication originaire implique. Au jeune Guyotat d'alors manquent les mots pour nommer crûment ces choses « honteuses » et la rencontre hétérosexuelle elle-même demeure la plus terrifiante et la plus fascinante des énigmes pour l'enfant élevé dans le respect des dogmes chrétiens. Or pour l'adolescent, l'intensité du questionnement théologique fait signe à Ananké, mère des Parques, car la vocation poétique scelle sa destinée en la grevant d'un impératif à l'isolement social et à l'angoisse métaphysique ; entre nécessité et fatalité, l'œuvre qui s'impose à l'artiste en devenir est une chance, mais aussi un fardeau : « *Ce que je fais la nuit c'est le Mal, un Mal à la fois social et métaphysique, un Mal dans lequel mon devoir de créer est définitivement aboli.* »

LES PROMESSES DE L'ŒUVRE

Le réel paraît parfois fantomatique dans ces pages défigurées par les formules interrogatives, dont l'outrance semble être à la mesure de la soif de savoir et d'absolu du narrateur. Mais c'est aussi qu'à l'adolescent exalté, en qui déjà s'affirme une propension à l'identification empathique sur laquelle Pierre Guyotat s'est beaucoup expliqué, le monde se révèle extrêmement proche de cet « *arrière-fond qui fonde* » conjointement sa vie et son œuvre.

Au fil des rencontres, des enfants et des femmes viennent nourrir et incarner « *une imagerie, un décor, un peuplement, une idée, inavouables alors* ». Et l'Histoire (les petites, la grande) surtout se révèle hantée par l'impensable question de l'« *humanité niée* ». En deçà de toute tentative de rétractation, Pierre Guyotat défend l'idée que son « *arrière-fond* » et sa terrible utopie en disent moins sur sa néosexualité personnelle que sur les bas-fonds



de l'Histoire : « *[M]ais pourquoi depuis si longtemps maintenant suis-je à ce point tourmenté par l'esclavagisme et le camp de la mort nazi ; par les maîtres et les bourreaux aussi, par le mystère de leur existence, par leurs raisons et leur capacité d'exécution, si ce n'est parce que moi-même je pressens que, dans ce que j'écrirai plus tard de plus vrai, je ferai agir une petite société composée peut-être de ces deux extrêmes ?* »

On peut dire qu'avec *Arrière-fond*, Pierre Guyotat consolide une démarche déjà bien entamée : s'inscrire dans l'Histoire, prendre place dans ce qu'il a appelé ailleurs « *la famille des Anciens* », conformément à une volonté de « *se refaire une origine plus pure plus rude que celle de l'hérité* ». La rébellion juvénile rejoint ici le rêve des plus grands poètes, dans une revendication qui a pourtant quelque chose d'anachronique ; car à l'heure où les uns défendent la profession et ses droits (notamment la possibilité d'une conciliation avec la famille) et que les autres investissent la littérature dans ses vertus thérapeutiques, à l'heure aussi où les luttes théoriques et politiques des années 1970 sont émoussées, l'auteur du mythique *Éden*, *Éden*, *Éden* persiste à faire valoir que la poésie est affaire d'isolement et de sacrifice. Parler d'engagement est dépassé : Pierre Guyotat pense l'artiste en *saint*. L'ironie du sort étant qu'en s'expliquant là-dessus, l'écrivain, un moment méprisé par l'institution, reconquiert une certaine reconnaissance. Le mythe est-il une consolation ?